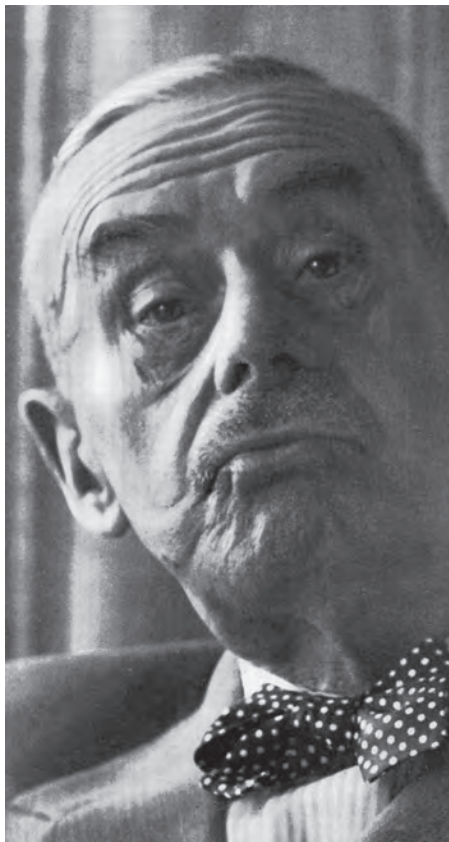


Études Germaniques

Thomas Mann
La Montagne magique



Études réunies par Jean-Marie Valentin et Hans Wißkirchen

KLINCKSIECK

Études Germaniques

72^e année

Octobre-décembre 2017

Numéro 4

Thomas Mann *La Montagne magique*

SOMMAIRE

ARTICLES

Hans WIBKIRCHEN : Zur Einführung	513
Jean-Marie VALENTIN : Retour à Paris	515
Ruprecht WIMMER : Lebensmitte und Wendepunkt. <i>Der Zauberberg</i> und seine Stellung im Gesamtwerk Thomas Manns.....	521
Jean-Marie VALENTIN : Maurice Betz, traducteur et médiateur.....	539
Elisabeth EDL, Claire de OLIVEIRA : La (re)traduction du canon littéraire	547
Hans WIBKIRCHEN : Kriegsbilder und Kriegsbriefe Neuigkeiten zum Schluss des <i>Zauberberg</i> -Romans.....	561
Michael NEUMANN : Ende in großem Stumpfsinn?	581
Luca CRESCENZI : Schneetraum. Von Hans Castorps Ethik und vom Eros im <i>Zauberberg</i>	597
Joëlle STOUPY : « Contraste comique à la fascination pour la mort ». Le personnage de Lodovico Settembrini dans <i>Der Zauberberg</i>	611
Jean-François LAPLÉNIE : Entre « concessions en profondeur » et « dédommagement ». Krokowski, personnage complexe et stratégique dans <i>La Montagne magique</i>	623
Jean-Marie VALENTIN : « Ein <i>joli jésuite</i> mit einer <i>petite tache humide</i> ». Naphta, la soie, le sang, la mort	643
Katrin MAX : Literarische Heilkunst Ansichten und Einsichten der Krankheit in Thomas Manns <i>Zauberberg</i>	665
Philippe ZARD : <i>Der Zauberberg</i> , un roman (déjà) démocratique ? Petit essai de géologie romanesque.....	691
Friedhelm MARX : „Er versucht sich in französischer Konversation“. Frankreich-Bilder in Thomas Manns <i>Zauberberg</i>	705
TABLE DES MATIÈRES – ANNÉE 2017	719

À NOS LECTEURS

Exceptionnellement, ce numéro des *Études Germaniques* ne contient ni *Varia*, ni « Notes et Documents », ni bibliographie critique. Il est tout entier consacré à la publication du texte des communications présentées lors du Colloque « Thomas Mann. *La Montagne magique* », organisé conjointement par la Société des Études Germaniques (Paris) et la Deutsche Thomas Mann-Gesellschaft (Lübeck).

Cette rencontre a pu se tenir grâce au soutien de ces deux institutions ainsi qu'à l'appui logistique et financier de l'Institut Goethe (Dr. Barbara Honrath) et de la Maison Heinrich Heine (Dr. Christiane Deussen) qui ont accueilli nos débats.

La publication des Actes est le fruit d'une étroite collaboration entre les responsables scientifiques du programme.

Que tous soient vivement remerciés pour l'intérêt actif qu'ils ont manifesté à l'égard de cette initiative.

Les Comités de Lecture et de Rédaction

Der Zauberberg, un roman (déjà) démocratique ? Petit essai de géologie romanesque

À la mémoire de Philippe Chardin

Conceived as a pessimistic short story of sanatorium, The Magic Mountain became a “Zeitroman”. This poetic change accompanies a political evolution in favour of democracy and republic. How may we interpret the link between this philosophical change and this poetic turn? Does the final version of the novel eliminate the initial project? Which relation does the novel maintain with the satire of the democracy?

The Magic Mountain demonstrates that there may be elective affinities between the novel as a literary genre and the democracy as a political system.

Certainly the novelist continues his satire of the “Zivilisationsliterat” through the character of Settembrini : the limits of the democratic world view (its naivety, its dead angles) are never hidden. But the novel doesn’t limit itself to this satire.

The disputations between Settembrini and Naphta highlight how complicated the novel’s axiology is. From an intellectual point of view, Settembrini’s apology of the democracy appears even more vulnerable; from a moral point of view, Naphta turns out to be an hideous counterparty of the deserving humanist and educator. Thus the humanist is endowed with an ethical, if not intellectual superiority.

The axiology shows itself even more complicated after the entrance of Peeperkorn, the irrational and charismatic personality of which gathers both Settembrini and Naphta in democratic side. In this way the definition of the democracy evolves : it refers no more to a “substantial” idea of mankind or to a political ideal, but mainly to pluralism and freedom of opinion. From this point of view the polyphonic novel is the most appropriate medium of the democratic era.

Certainly the novelist underlines the limits of this experience of the “deliberative democracy” within the framework of a sanatorium : the debates become aporetic logomachy, without other results than increasing violence and death. The real stage is not in the Byzantine fight of the ideologists, as reminds it the final “thunderclap”. But we cannot conclude from it that the irony of the novelist limits itself to a position of skepticism or neutrality. On the contrary, this irony is a propedeutic to democratic relativism and to plurality. Are these democratic virtues able to overcome the relentless enemies of the democracy? That is the burning question of the interwar period.

Als eine pessimistische Sanatoriumsnovelle geplant, ist *Der Zauberberg* zu einem großen Zeitroman geworden. Diese dichterische Änderung begleitet eine politische Entwicklung des Schriftstellers zugunsten des republikanischen und demokratischen Regierungssystems. Wie können die Verbindungen zwischen diesen beiden – formalen und weltanschaulichen – Wandeln interpretiert werden?

* Philippe ZARD, Maître de conférences en littérature comparée à l’Université de Paris-Nanterre, 12 bis, rue Robert et Sonia Delaunay, F-75011 PARIS ; *courriel* : philippe.zard@gmail.com

Ist mit dem endgültigen der ursprüngliche Entwurf erledigt ? Wie bezieht sich der Roman auf die Satire der Demokratie ?

Es kommt uns vor, als ob *Der Zauberberg* eine (Wahl)Verwandschaft zwischen dem Roman als literarischer Gattung und der Demokratie als Staatsform illustrierte.

Zwar setzt der Autor seine Satire des Zivilisationsliteraten durch die Gestalt Settembrini fort : die Grenzen – die Naivität sowie die toten Winkel der demokratischen Weltanschauung – verschwinden nie. Dennoch beschränkt sich die Fiktion nie auf diese Satire.

Die „Disputationen“ zwischen Settembrini und Naphta unterstreichen die Komplexität des narrativen Wertesystems des Romans. Auf einer (intellektuellen) Seite machen sie die settembrinische Verteidigung der Demokratie noch verwundbarer und schwächer ; auf der anderen Seite erscheint aber Naphta als ein abschreckender und widriger Widerpart des humanen und ehrenwerten Pädagogen. Offensichtlich hat der Humanist ethische – wenn nicht intellektuelle – Überlegenheit.

Das Wertesystem erweist sich noch komplizierter nach der Erscheinung von Mynheer Peeperkorn, dessen irrationale und charismatische Persönlichkeit die beiden Intellektuellen auf ihre gemeinsame demokratische Identität hinweist ! Damit entwickeln sich die Auffassung und Definition der Demokratie im Roman : sie beziehen sich nicht mehr auf eine „substantielle“ Idee der Menschheit oder auf ein politisches Ideal, sondern vor allem auf Pluralismus und Meinungsfreiheit. Unter diesem Gesichtspunkt ist die Form des polyphonischen Romans das ideale Medium der demokratischen Ära.

Zwar unterstreicht der Autor die Grenzen dieser Erfahrung von der „deliberativen Demokratie“ im Rahmen eines Sanatoriums : die Debatte wird zur aporetischen Logomachie, ohne ein anderes Ergebnis als die zunehmende Gewalt und der Tod. Die wirkliche Szene der Geschichte ist nicht in dem byzantinischen Gefecht der Ideologen, was der endliche Donnerschlag in Erinnerung bringt.

Daraus kann man dennoch nicht schließen, daß die „Ironie“ des Romanciers sich auf eine Skepsis oder eine strikte Neutralität beschränkt. Im Gegenteil ist diese Ironie eine Propädeutik zum demokratischen Relativismus und zur Pluralität. Sie zeugt vor einer Abkehr von Fanatismus und Radikalität. Sind aber diese demokratischen Tugenden fähig, die entschlossenen Feinde der Demokratie zu besiegen ? Das ist die brennende Frage der Zwischenkriegszeit.

La chose est connue : en qualifiant *La Montagne magique* de *Zeitroman*, Thomas Mann jouait sur le double sens de l'expression. Il désignait un roman sur *l'expérience du temps* aussi bien qu'un roman *sur l'époque contemporaine*. On le rappelle moins souvent : cette contemporanéité est difficile à délimiter, non tant parce que la genèse de l'œuvre s'étend sur plusieurs années, que parce que ces années sont traversées, pour l'Allemagne en particulier et pour l'Europe en général, par la ligne de fracture sismique de la Grande Guerre et des révolutions. L'anachronisme est ainsi inscrit dans les gènes mêmes d'une fiction qui, figurant des personnages du « monde d'hier », s'adresse à des lecteurs du lendemain. Cette période climatérique est, surtout, celle d'une mue politique du romancier, dessinant une trajectoire qui le conduit de l'apologie du Reich au ralliement à la République de Weimar.

Or *Der Zauberberg* n'est pas la simple résultante ou le bilan de cette évolution, mais plutôt son *archivage*. Son exploration révèle une pensée *in progress*, ou mieux : « en procès ». Lequel procès ne s'arrête d'ailleurs

pas en 1924 : dans les années qui en suivirent la parution, Thomas Mann, commentant son roman, a plus d'une fois donné à ses intentions philosophiques ou politiques un tranchant, une évidence, qu'on serait en peine de trouver dans le texte même.

Curieux destin d'un livre qui, conçu originellement comme un règlement de comptes satirique avec un certain progressisme européen, s'est prolongé, entre 1918 et 1924, en une « mise en ballottage » des idéologies concurrente, pour finir par illustrer, après coup, une défense de l'humanisme européen.

S'agit-il de l'une de ces entreprises de récupération qui, à la faveur de la distance ou de l'amnésie, gauchissent les contours d'une œuvre pour la faire servir à une forme de « politiquement correct » ? S'agit-il simplement d'un malentendu, voire d'un contresens ? Il ne faut certes pas l'exclure, mais à trop se méfier de l'anachronisme, on laisserait échapper ce jeu de forces et de formes qui travaillent l'œuvre de Thomas Mann, dès avant son tournant républicain. Telle est l'enquête qu'on se propose ici, et qui est double : qu'est-ce qui, en l'absence de toute formulation apodictique en faveur d'un parti ou d'un autre, permet de comprendre l'affiliation de *Der Zauberberg* à la culture démocratique et, symétriquement : quelle leçon – ou quelles inquiétudes – continuent de porter, à l'adresse des temps présents, les fragments et vestiges antidémocratiques de ce roman inauguré sous des auspices « antipolitiques » ?

Pour autant qu'on souhaite échapper aux antinomies de rigueur, et si l'on se refuse à penser que les notions d'« ironie » ou d'« ambiguïté » répondent à l'avance à toutes les contradictions auxquelles se heurte la lecture politique du *Zauberberg*, il devient nécessaire d'introduire un troisième terme, d'ordre poétique. Dans sa version première, l'œuvre devait être une nouvelle – dans la veine de *Tristan* ou de *Der Tod in Venedig* ; c'est sous la pression de l'Histoire que ce récit s'est élargi aux dimensions que l'on sait. De cette coïncidence de fait entre l'inflexion politique du projet et sa conversion générique, ira-t-on jusqu'à conjecturer une corrélation entre la poétique du roman telle que Thomas Mann la pratique et la politique démocratique telle que l'écrivain est amené, parfois à son corps défendant, non sans réserve en tout cas, à la reconsidérer ?

Il n'existe certes aucune relation tautologique entre roman et démocratie entendue comme régime politique, ni d'ailleurs entre un genre littéraire quelconque et une idéologie, et Thomas Mann n'a pas attendu d'être démocrate pour être un grand romancier. Mais *Der Zauberberg* témoigne d'une affinité élective entre le roman et la *disposition* démocratique, d'une parenté entre la poétique du roman et l'ordre (ou le désordre) démocratique, entre les fondements métaphysiques de l'un et de l'autre.

Comme la montagne qui constitue son décor, le roman garde le dépôt des âges de sa formation sous forme de couches géologiques, et le mouvement d'ensemble – la vectorisation finale (humaniste et libérale) – ne

fait pas disparaître les strates idéologiques antérieures (antilibérales et antidémocratiques). C'est, somme toute, à un exercice de géologie intellectuelle du roman que l'on voudrait ici procéder.

La démocratie en ballottage : entre satire intellectuelle et réhabilitation éthique

La première strate, qu'on désignera comme satirique, – issue du premier projet de nouvelle qui en faisait comme le pendant narratif des *Betrachtungen eines Unpolitischen* – a pour cible et épïcêtre le « porte-parole » de la démocratie substantielle, à savoir Settembrini. Par « démocratie substantielle », entendons non une forme de gouvernement, mais un idéal politique, enveloppant une vision complète de la société et de l'homme, de sa vocation, de sa nature. Dès le début du roman se formule ainsi le saut qualitatif qui fait passer d'une conception instrumentale de la démocratie – confondue avec l'expérience du gouvernement municipal de la bourgeoisie hanséatique, dont Hans Castorp est familier, lui qui « portait sur les épaules avec aisance et non sans dignité la haute civilisation que la classe dominante, vivant du commerce dans cette ville démocratique, transmettait à ses enfants »¹ – à l'utopie démocratique proclamée à son de trompe par Settembrini. En témoigne, dans le même esprit, la stupeur de l'apprenti ingénieur lorsqu'il découvre, par son mentor, que le mot « progrès » peut désigner autre chose que le « développement des treuils au dix-neuvième siècle »² : un programme humain et politique.

Le pédagogue, humaniste, franc-maçon, concentre jusqu'à la saturation les traits distinctifs de la latinité démocratique conspuée par l'auteur des *Betrachtungen*. Proche parent de M. Homais, voire de Pangloss,³ Settembrini est plus souvent qu'à son tour la tête de Turc du satiriste. Le travail de déconstruction consiste surtout, dans la première moitié du roman, à prendre en défaut le *logos* démocratique face à la coalition, voire à la coalescence, des deux puissances de Thanatos et d'Éros : la tuberculose et Clawdia Chauchat s'entendent à remettre à leur modeste place la culture et l'intelligence – d'un « littérateur de civilisation » réduit

1. Thomas Mann : *La Montagne magique*, trad. de l'allemand, annoté et postfacé par Claire de Oliveira, Paris : Fayard, 2016, p. 37 ; « Bequem und nicht ohne Würde trug er auf seinen Schultern die hohe Zivilisation, welche die herrschende Oberschicht der handeltreibenden Stradtdemokratie ihren Kindern vererbt. » (Thomas Mann : *Der Zauberberg*, herausgegeben und textkritisch durchgesehen von Michael Neumann, Frankfurt a.M. : S. Fischer Verlag, 2002, p. 51).

2. *Ibid.*, p. 163 ; « die Entwicklung des Hebenzeug-Wesens im neunzehnten Jahrhundert » (p. 237).

3. Voir sur cette question l'étude d'Ulla Stemmermann : « *Ein einfacher junger Mensch reiste...* » *Thomas Manns Transposition des Candide Voltaires in den Zauberberg*, Würzburg : Königshausen & Neumann, 2003.

à des gesticulations impuissantes et désolées. Le dispositif romanesque ne se prive pas davantage de pointer les angles morts de la raison settembrinienne, en repérant, par exemple, sous la surface rationnelle de l'argumentation, le travail obscur des passions tristes ; ainsi, du rôle que joue le « ressentiment individuel ou national »⁴ dans l'acrimonie anti-autrichienne du patriote italien.

Certes Settembrini, même dans la première partie du roman, n'est pas cantonné à cet emploi satirique de faire-valoir : il se dégage d'emblée du personnage une forme de respectabilité ; ses traits d'esprit comme ses admonestations ne manquent pas de lui gagner à l'occasion la sympathie vaguement attendrie du lecteur. Il reste que, *Der Zauberberg*, se fût-il interrompu après la « Walpurgisnacht », le roman eût bel et bien consacré la déroute du pédagogue démocrate, cabotin solennel et emphatique, devant les irrépissibles assauts de l'amour et de la mort.

L'irruption de Léon Naphta permet d'envisager la deuxième strate intellectuelle du roman tout en éclairant la complexité du dispositif poético-politique. À la mi-temps de l'œuvre, Thomas Mann fournit à Settembrini un contradicteur attiré et organise leur confrontation en cinq grandes disputations conclues par un duel mortel. Les effets sémantiques, eux-mêmes contradictoires, pourraient être ainsi notifiés :

– Le magistère du démocrate Settembrini, déjà malmené sur le plan existentiel dans la phase satirique du roman, est cette fois ébranlé sur le plan intellectuel : deux mentors, de force comparable, se disputent désormais les suffrages de Hans Castorp. Pis : l'agressivité du « jésuite » accule l'humaniste à la défensive. L'enthousiasme du franc-maçon pour le gouvernement des Jeunes-Turcs lui vaut les sarcasmes de Naphta (qui persifle sur « la libéralisation de l'islam » et le « fanatisme éclairé »⁵) ; sa conviction que la jeunesse se rangera spontanément du côté de la littérature contre la barbarie ne plaide pas, aux yeux d'un lecteur de 1924, pour la lucidité d'un homme qui ne sait pas que l'histoire est tragique. Ces disputations permettent donc *d'approfondir, sinon de parachever la critique de la démocratie entreprise par Thomas Mann.*

– À cette précarisation intellectuelle correspond toutefois un *rehaussement* affectif et éthique. Au voisinage de Naphta, et en contraste avec lui, le « joueur d'orgue de barbarie » se voit doté d'une épaisseur humaine et d'une dignité qui n'étaient jusque-là qu'esquissées ; ces vertus seront consacrées par son attitude exemplaire au moment du duel, à l'occasion duquel Settembrini, sans porter atteinte à ses valeurs morales (il refuse de viser son adversaire), force l'admiration par son sens de l'honneur (en s'exposant courageusement à ses balles). Ce changement de perspective

4. Thomas Mann : *La Montagne magique*, p. 166 ; « persönliche oder nationale Verbissenheit » (p. 241).

5. *Ibid.*, p. 394 ; « Liberalisierung des Islam », « der aufgeklärte Fanatismus » (p. 573-574).

doit beaucoup à une variation de régime énonciatif : tandis que, dans les *Betrachtungen*, Thomas Mann se chargeait en personne de porter le fer contre le littérateur de civilisation, il délègue cette tâche, dans son roman, à un personnage repoussoir, qui – par-delà la fascination qu’il suscite – produit presque mécaniquement l’augmentation du capital de sympathie dévolu à l’humaniste. La transvaluation éthique s’opère ainsi *sans qu’aucune réserve soit levée quant aux naïvetés de la philosophie et de l’anthropologie démocratiques* ; tout au contraire, son adversaire en aura été le révélateur, ce que ne pouvaient être ni Hans Castorp ni Joachim ni Clawdia Chauchat, faute d’envergure intellectuelle.

Le paradoxe est donc que, au moment même où il fait ressortir les défauts de la cuirasse intellectuelle de Settembrini, Naphta entérine la prééminence morale de celui-ci : sous la fragilité de ses assises métaphysiques, il fait éclater au grand jour l’humanité de l’humaniste. Or, en matière de justice romanesque, au moment de déterminer des préférences, il s’agit d’un atout maître. Hans Castorp programme et redouble le jugement du lecteur quand, à la veille de sa vision dans la neige, il décrète :

Übrigens habe ich dich gern. Du bist zwar ein Windbeutel und Drehorgelmann, aber du meinst es gut, meinst es besser und bist mir lieber als der scharfe kleine Jesuit und Terrorist, der spanische Folter- und Prügelknecht mit seiner Blitzbrille, obgleich er fast immer recht hat, wenn ihr euch zankt... euch pädagogisch um meine arme Seele rauft, wie Gott und Teufel um den Menschen im Mittelalter.⁶

Tu as beau être fanfaron et musicien des rues, tu as de bonnes intentions, bien meilleures que celles de l’autre : tu vaux mieux que ce petit jésuite acerbe, ce terroriste, ce tortionnaire espagnol, cet adepte de la bastonnade aux lunettes étincelantes, même s’il a presque toujours raison quand, dans vos querelles, vous vous disputez ma pauvre âme en pédagogues, comme Dieu et le diable se disputaient celle de l’homme, au Moyen Âge.⁷

L’infériorité intellectuelle de Settembrini serait donc en quelque sorte rachetée par sa supériorité morale ; le contexte narratif – la vision évanescence d’une humanité réconciliée dans laquelle se devine la présence subliminale de Settembrini – vient ainsi signifier que c’est sur la base de ces bonnes intentions morales que peut prendre sens la promesse d’une cité humaine. Thomas Mann, même après sa conversion républicaine, maintient donc l’essentiel de ses réticences quant aux justifications rationnelles de la démocratie – qui l’inscrivent dans une tradition philosophique qui va de Platon à Nietzsche. La préférence finale de Hans Castorp pour Settembrini n’en est que plus significative : le jeune héros du *Zauberberg* préfère avoir tort avec Settembrini plutôt que raison avec Naphta.

6. *Der Zauberberg*, p. 719

7. *La Montagne magique*, p. 494

Pour autant, faut-il souscrire sans autre forme de procès au verdict de la supériorité intellectuelle de Naphta sur Settembrini ? Rien n'est moins sûr. Si Thomas Mann souligne les failles du plaidoyer démocratique, il expose tout aussi copieusement (en créant cette chimère idéologique qu'est le jésuite judéo-bolchévique) les incohérences d'un antilibéralisme radical contraint d'opposer une résistance pathétique à la science, ou de s'abîmer dans des contradictions dérisoires (défense du géocentrisme ou congruence du messianisme révolutionnaire et de l'espérance chrétienne). Même sur le plan strictement intellectuel, la querelle Naphta/Settembrini ne permet de dégager aucun vainqueur.

Entre démocratie substantielle et démocratie délibérative

Ultime coup de théâtre, l'arrivée de Peeperkorn fait apparaître sous un jour nouveau l'affrontement des deux dialecticiens, et émerger la *troisième strate* de « la pensée du roman » (Thomas Pavel) sur la démocratie. Settembrini et Naphta se voient tout à coup débordés par l'énergie brouillonne d'un Hollandais à la parole embarrassée. Philosophiquement, c'est une nouvelle variation sur les antinomies de la vie et de l'esprit ; politiquement, c'est un renversement quasi copernicien, dont la loi est énoncée expressément par Hans Castorp lorsque, au contact de l'amant de Clawdia Chauchat, il reconnaît en Settembrini et Naphta des « éducateurs démocrates – démocrates dans l'âme, même si l'un d'eux se défendait de l'être ».⁸

De même que l'apparition de Naphta agissait par rétroaction sur la perception de Settembrini, transformant le joueur d'orgue de barbarie en héraut de la dignité humaine, l'irruption de Peeperkorn provoque un glissement tectonique des forces en présence : l'antagonisme spéculatif entre principes libéral et antilibéral est lui-même, sinon neutralisé, du moins rapatrié dans le giron de la culture démocratique, régime du débat, placé sous l'égide du Verbe. Le discours articulé et réfutable de l'*animal loquens* se distingue ontologiquement de la parole chaotique et péremptoire du charismatique Hollandais, aussi sûrement que l'argumentation rationnelle se démarque d'un bégaïement pseudo-prophétique. Sainte alliance des parleurs, des beaux parleurs, ou des bavards, contre le *barbare* – celui-là même, pourtant, dont il arrivait à Naphta de faire l'éloge paradoxal.

Qu'est-ce à dire, sinon que l'on est passé subrepticement d'une version de la démocratie à une autre ? – De la démocratie substantielle de l'humaniste – cette mystique politique – à une conception « procédurale »

8. *Ibid.*, p. 587 ; « seine demokratischen Erzieher – beide von Natur demokratisch, obgleich der eine sich sträubte, es zu sein » (p. 856).

et « communicationnelle », pour emprunter à Habermas. La démocratie ne serait alors rien d'autre que le libre jeu des « opinions » dans un espace régi par des règles et des normes décidées ou acceptées en commun – et ajouterait peut-être Claude Lefort, autour d'un « centre vide ». La *vision du monde* démocratique cède à une optique plus modeste, celle d'une communauté sinon délibérative, du moins parlante. Cette distinction entre définitions substantielle et fonctionnelle de la démocratie était en germe dans une hésitation apparue précocement dans le roman, au moment où Settembrini évoquait l'imprimerie qui « avait permis la diffusion démocratique des idées ou plutôt la diffusion des idées démocratiques ». ⁹ La « diffusion démocratique des idées » – au sens où elle peut concerner *toutes* les idées, y compris les moins libérales – renvoie à la conception procédurale de la démocratie ; la « diffusion des idées démocratiques » renvoie quant à elle à une anthropologie et à une métaphysique *essentiellement* démocratiques.

Quand Castorp admet que Naphta (malgré qu'il en ait) et Settembrini (qui s'en fait gloire) sont tous deux démocrates, le jugement s'entend comme le diagnostic de leur logocentrisme, de leur pente idéologique, et même idéocratique : tous deux ne jurent que par les mots et les idées, exposent leur dissensus par la voie d'un débat public.

Or, le roman permet justement de donner forme à cette dimension délibérative qui n'est certes pas la condition suffisante du régime démocratique, mais une de ses composantes définitoires. Nelly Wolf, dans son ouvrage sur *Le Roman de la démocratie*, détaille les modalités de cette congruence entre la forme-roman et la démocratie à partir de l'examen de trois de ses caractères : « les procédures contractuelles, le postulat égalitaire, la disposition conflictuelle ou propension au débat ». ¹⁰ Cette réflexion se situe dans la lignée des études bakhtiniennes sur le « dialogisme » et la « polyphonie », en creusant certaines de ses intuitions. Nelly Wolf souligne comment, par exemple, dès avant la formulation philosophique des fondements d'un régime démocratique, les romans de Diderot ou de Sterne avaient appris à « faire goûter au lecteur l'ivresse de la pensée libérée. Cet appel à l'autonomie intellectuelle du lecteur coïncide avec un état encore embryonnaire de la démocratie d'idées. » ¹¹ Ce que Bakhtine appelle les « syncrèses » chez Dostoïevski, ce goût pour les échanges agonistiques d'idées dont l'œuvre de Thomas Mann est largement héritière, montre, du reste, la relative autonomie de la « démocratie interne » du roman par rapport aux opinions du romancier, qui peuvent parfaitement être hostiles au *régime* démocratique : le « libé-

9. *Ibid.*, p. 163 ; « die demokratische Verbreitung der Ideen – das heißt : die Verbreitung der demokratischen Ideen » (p. 237).

10. Nelly Wolf : *Le Roman de la démocratie*, Paris : Presses Universitaires de Vincennes, 2003, p. 6.

11. *Ibid.*, p. 76.

ralisme narratif » n'en répond pas moins au « laisser-faire idéologique et éthique requis par la version libérale de la démocratie ». ¹² C'est ainsi que, pour Nelly Wolf,

le roman, genre le plus représentatif du nouveau régime en littérature, ne nous apparaît pas seulement comme le symptôme et le produit du nouvel ordre social. Le roman apparaît à nos yeux comme une véritable analogie de la démocratie, en ce sens qu'il fournit, dans ses fictions, ses modes narratifs et sa langue, un équivalent des expériences fondatrices de celle-ci. ¹³

En donnant la parole à ses protagonistes formellement démocrates ou ennemis de la démocratie, en transformant le sana en sénat, la cure en curie, l'établissement thermal en parlement, le romancier Thomas Mann fait-il preuve d'un libéralisme narratif qui exprime, et parfois anticipe sur son propre tournant idéologique ? Le pluralisme romanesque signifierait-il l'inscription sans équivoque dans un horizon qui est celui de la démocratie ?

Démocratie politique et démocratie romanesque

Ces questions appellent à leur tour une réponse nuancée, bien proche du jeu du *pro et contra* qui nourrit les disputations de Naphta et de Settembrini.

Thomas Mann a plus d'une fois présenté son ironie comme le revers ou la rançon de son apolitisme : elle suppose une attitude de scepticisme, de réserve devant toute assertion idéologique ou toute prise de parti. Il est vrai que les combats d'idées, dans *Der Zauberberg*, sont lestés d'une triple tare. La première est leur stérilité : ils ne mènent à rien, ne débouchent jamais sur le moindre accord ni progrès dialectique. Settembrini et Naphta, d'un bout à l'autre, restent campés sur leur position. La deuxième est leur fausse rationalité : l'impossibilité d'une synthèse vient signifier que les ressorts réels de ces débats sont d'ordre passionnel. Le *logos* démocratique ne serait en quelque sorte que le travestissement d'un *thumos*, nœud de passions fondamentales et de pulsions archaïques. De là ce sentiment que cette scène d'affrontement idéologique est un théâtre d'illusions qui cache des rapports au monde primordiaux et somme toute immuables. De là, aussi, ce sentiment que la dialectique est une *logomachie*, et la controverse un combat de coqs. Enfin, ce sont des combats hors sol, qui se déroulent dans l'atmosphère d'une station thermale, dans le ciel des idées, sans retour à la plaine. La pensée tourne à vide, et *Der Zauberberg* est aussi une expérimentation en laboratoire d'une pensée qui se retrouve sans prise sur le réel. La

12. *Ibid.*, p. 81.

13. *Ibid.*, p. 6.

vraie scène est ailleurs, comme le rappelle le « coup de tonnerre », qui vient sortir de sa torpeur ce monde haut perché de morts-vivants. La scène sanglante, cette « fête de la mort », éclaire d'un jour de futilité les discussions byzantines des deux « démocrates ».

Faudrait-il en conclure que ce pluralisme qui fait la fierté des démocrates n'est qu'une vaine sophistique ? Dans *Der Zauberberg*, il demeure légitime de se demander si la démocratie est *une conquête* (comme l'affirme Settembrini) ou un *symptôme* – comme le croit l'auteur des *Considérations*, dans une perspective déjà spenglérienne qui verrait dans l'avènement du relativisme démocratique et dans le règne de la palabre, dans le dialogue oiseux des oisifs, l'aboutissement d'une exténuation des énergies vitales, le signe d'une perte de foi délétère dans les valeurs fondatrices d'une « Kultur » autrefois sûre de sa force ? Lorsque la puissance de vie se délite, ne reste plus que le « bateau ivre des opinions »¹⁴ (Nelly Wolf), interchangeables, réversibles et vaines.

Certes, ce soupçon continue de peser sur la démocratie. Mais le diagnostic qu'autorise la logique narrative du roman est à la vérité plus nuancé, pour autant que l'on y intègre deux données complémentaires. D'une part, dans *Der Zauberberg*, nul n'échappe à la déroute de ses valeurs, ni les tenants de la « civilisation » démocratique ni ceux de l'absolutisme théocratique ou révolutionnaire (Naphta), ni les représentants de l'ordre prussien (Joachim) ni les chantres de la puissance dionysiaque (Peepkorn) : démocrates ou antidémocrates, cérébraux ou instinctifs, tous sont frappés, entraînés dans la logique de mort ou la logique de guerre. Bref, si la démocratie n'est pas épargnée par le désastre, aucun des autres systèmes ne l'est davantage. D'autre part, Thomas Mann a dû prendre acte que les États autoritaires n'étaient pas moins vulnérables que les forces démocratiques ; mieux : il aura été témoin de la victoire militaire des démocraties contre la Prusse – ce qui change la donne spenglérienne. Et après tout, le freluquet Hans Castorp, déjà sévèrement contaminé par le poison démocratique, est encore le seul à tenir vaguement debout à la fin du roman : c'est sur ses frêles épaules que repose ce qui reste du « songe d'amour ».

D'antipolitique qu'elle était encore dans les *Betrachtungen*, l'ironie mannienne semble, dans *Der Zauberberg*, devenue à même de *composer* avec la démocratie – ou plutôt avec une modalité spécifiquement romanesque de la démocratie qui, en affinité avec le régime politique du même nom, ne coïncide pas pour autant avec lui. Roman relativiste et polyphonique, l'œuvre de Thomas Mann consacre une pluralité humaine qui va bien au-delà du pluralisme des opinions. Settembrini et Naphta, s'ils sont les personnages les plus « articulés » du roman, sont loin d'être les seuls producteurs d'idées et porteurs de valeurs. Ce que l'on a dit

14. *Ibid.*, p. 7.

de Naphta (qu'il était à sa façon un démocrate) pourrait s'étendre à Peeperkorn lui-même : le roman accueille, donne corps, voix, et légitimité à ce personnage qui se situe hors des codes de l'humanité policée et éloquente. Peeperkorn, Joachim, Clawdia Chauchat sont autant de citoyens de la cité humaine comme de la démocratie romanesque. C'est le sens des découvertes de Hans Castorp, à la fin du roman, lorsque, s'habituant à la société des Russes ordinaires, il rencontre l'humanité moyenne, la *mediocritas*, la « médiocratie » aimerait-on dire. Hans Castorp lui-même se définit par son « impertinence de démocrate » :¹⁵ être démocrate, c'est ici tout simplement *prendre la parole*, ou plutôt exercer son droit à la parole devant d'autres interlocuteurs. Habermas le dira plus tard, en des termes éloquents : « dans la perspective des Lumières, penser par soi-même signifie penser tout haut ».¹⁶

On l'a dit, l'ironie mannienne est souvent présentée comme le revers de son apolitisme : elle suppose une attitude de scepticisme, de réserve devant toute assertion idéologique ou toute prise de parti. Cependant, cette posture de neutralité, d'équidistance, n'est à vrai dire jamais strictement réalisée ni maintenue. S'il est vrai que toutes les positions se trouvent peu ou prou carnavalisées et relativisées, il serait trompeur de laisser entendre une impartialité absolue. Le procédé d'ironisation, qui n'épargne aucun camp, aucune position, aucun personnage, ne se confond pas avec ce que Bakhtine désigne comme « l'équipollence » des voix, l'idéal d'une parfaite parité et d'une imperturbable impassibilité ou extériorité auctoriale. Autant qu'une distance vis-à-vis du politique, l'ironie peut aussi être entendue comme force positive, quoique implicite, d'affirmation politique, fondée sur une méfiance vis-à-vis de toute idée poussée à sa limite, laissée à elle-même, soustraite à la pondération de l'expérience – « *der Zauberberg ist ein Musterbeispiel einer derart ironischen Darstellungskunst und damit auch Dokument eines ironischen Lebensgefühles, das nicht mehr fürchtet als Radikalität und Einseitigkeit* », écrit à juste titre Helmut Koopmann.¹⁷ En tant que distance maintenue à l'égard des doctrinaires et des fanatiques de l'idée, l'ironie se placerait précisément du côté de la vie contre l'absolutisme d'un esprit ivre de lui-même. L'ironie mannienne est donc une impartialité toute relative, qui n'est pas dissociée de l'idéal de la mesure et de la « vie bonne » qui est celui de Settembrini. Rétive à tout extrémisme, se confond-elle avec ce que l'on appelle le pluralisme, en tant qu'elle fait entendre – fût-ce pour les réfuter ou les tenir à distance – les « raisons » de chacun (à la manière d'un Jean Renoir dans *La Règle du jeu*) ? L'ironie serait-elle à

15. Thomas Mann : *La Montagne magique*, p. 588 : « demokratische Unverschämtheit » (p. 857).

16. Jürgen Habermas : *L'Espace public*, p. 114, cité par Nelly Wolf : *Le Roman de la démocratie* (n. 8), p. 74.

17. Helmut Koopmann : « Humor und Ironie », in Helmut Koopmann (Hrsg.) : *Thomas Mann-Handbuch*, 2. Auflage, Stuttgart : Alfred Kröner Verlag, 21995, p. 850.

tous égards une vertu démocratique, sinon même la vertu nourricière de l'écrivain démocrate ?

En partie seulement. L'ironie n'est pas non plus la forme littéraire de la tolérance, même si elle s'en rapproche. Dans le contexte politique qui est celui de *Der Zauberberg*, si l'ironie est en affinité avec certains aspects de la modernité, comme le principe libéral et le paradigme de l'expérimentation, elle s'en distingue en ce qu'elle implique un *désengagement*. Il lui manque les dimensions de l'agir et de la décision qui sont une des conditions de l'exercice démocratique. À l'ère de la *mobilisation générale* qu'Ernst Jünger diagnostique quelques années plus tard, l'ironiste semble mal armé pour combattre efficacement, autrement que par la résistance passive ou la force d'inertie, les puissants dispositifs de pouvoir que mettent en œuvre les pouvoirs totalitaires.

Le roman permet ainsi de mettre en jeu au moins trois conceptions possibles de la démocratie : un discours démocratique, entendu comme défense et illustration d'une vision du monde libérale et progressiste – rhétorique soumise au soupçon et au regard satirique du romancier, en ce que l'anthropologie qui la sous-tend est prise, plus d'une fois, en flagrant délit d'indigence ou d'irénisme ; l'exercice du débat d'idées, l'affrontement des « visions du monde », dans lequel le principe démocratique est tout à la fois mis en crise (parce que sévèrement contrarié) et réhabilité (comme éthique de discussion) ; celle enfin d'une écriture romanesque d'essence dialogique, expérience d'une démocratie élargie. La poétique romanesque du *Zauberberg*, comme pesée et exposé d'une irréductible pluralité humaine, constitue bien le laboratoire d'une réconciliation avec l'idéal démocratique, conçu non comme dépassement des contradictions, mais comme organisation collective du contentieux.

La supériorité éthique de la démocratie sur les régimes absolutistes est de ne pas confondre l'ordre de la vérité métaphysique et celui du gouvernement politique : de là, la préférence pour Settembrini. La supériorité de la démocratie romanesque sur la démocratie politique est, quant à elle, d'accueillir la totalité des expériences humaines, sans les soumettre au lit de Procuste du politiquement viable ou du moralement responsable : le *placet experiri* est aussi la devise même du roman-monde, du roman « pluraliste ».¹⁸

Il reste que le roman et la démocratie ont aussi en partage d'appartenir l'un et l'autre à la civilisation de la parole, du verbe, un verbe tenaillé par une inquiétude toute politique – celle de son impuissance devant la poussée des mythologies irrationnelles. La parole même du romancier

18. Notion que nous empruntons ici librement à Vincent Message : *Romanciers pluralistes*, Paris : Seuil, coll. Le Don des langues, 2013.

devenu démocrate est menacée d'impuissance, de « fiasco » devant la puissance des mythologies politiques renaissantes.

On résisterait difficilement ici à la tentation de citer une prise de position plus tardive de Thomas Mann, consécutive à l'arrivée des nazis aux pouvoirs :

In allem Humanismus liegt ein Element der Schwäche, das mit seiner Verachtung des Fanatismus, seiner Duldsamkeit und seiner Liebe zum Zweifel, kurz : mit seiner natürlichen Güte zusammenhängt und ihm unter Umständen zum Verhängnis werden kann. Was heute nottäte, wäre ein militanter Humanismus, ein Humanismus, der seine Männlichkeit entdeckte und sich mit der Einsicht erfüllte, daß das Prinzip der Freiheit, der Duldsamkeit und des Zweifels sich nicht von einem Fanatismus, der ohne Scham und Zweifel ist, ausbeuten und überrennen lassen darf. Ist der europäische Humanismus einer streitbaren Wiedergeburt seiner Ideen unfähig geworden ; vermag er nicht mehr, sich die eigene Seele in kämpferischer Lebensfrische bewußt zu machen, so wird er zugrunde gehen, und ein Europa wird sein, das seinen Namen nur noch ganz historischerweise weiterführen wird, und vor dem es besser wäre, sich ins Unbeteiligt-Zeitlose zu bergen.¹⁹

Tout humanisme comporte un élément de faiblesse, qui tient à son mépris du fanatisme, à sa tolérance et à son penchant pour le doute, bref, à sa bonté naturelle, et peut, dans certains cas, lui être fatal. Ce qu'il faudrait aujourd'hui, c'est un humanisme *militant*, un humanisme qui découvrirait sa virilité et se convaincrerait que le principe de liberté, de tolérance et de doute ne doit pas se laisser exploiter et renverser par un fanatisme dépourvu de vergogne et de scepticisme. Si l'humanisme européen n'est plus capable d'un sursaut qui rendrait ses idées combattives, s'il n'est plus capable de prendre conscience de sa propre âme, avec une vigueur, une force vitale fraîche et guerrière, alors il périra, et une Europe subsistera, qui continuera à porter ce nom à titre purement historique, et devant laquelle il vaudrait mieux chercher refuge dans l'indifférence de l'intemporel.²⁰

Réarmer le verbe démocratique, sans verser dans les travers et les naïvetés du panglossisme settembrinien, en gardant les yeux grands ouverts sur le festin de sorcières qui se déroule à l'arrière-plan de toute cité humaine : vaste programme, à coup sûr, dont Thomas Mann s'acquittera, reconnaissons-le, avec une indiscutable dignité.

19. Thomas Mann : « Achtung Europa », in *Reden und Aufsätze 4 (Gesammelte Werke Band 12)*, Frankfurt a.M. : Deutscher Bücherbund, 1990, p. 779.

20. Thomas Mann : « Europe, prends garde ! », in *Les Exigences du jour*, trad. par Louise Servicen et Jeanne Naujac, Paris : Grasset, 1976, p. 256.

Thomas Mann
La Montagne magique

Rencontre en Sorbonne des 12-14 janvier 2017
organisée conjointement par la
Deutsche Thomas Mann-Gesellschaft (Lübeck)
et la Société des Études Germaniques (Paris)

Avec des contributions de

Luca Crescenzi, Claire de Oliveira, Elisabeth Edl,
Jean-François Laplénie, Friedhelm Marx, Katrin Max,
Michael Neumann, Joëlle Stoupy, Jean-Marie Valentin,
Ruprecht Wimmer, Hans Wißkirchen, Philippe Zard

Couverture : Portrait photographique de Thomas Mann (1954) (droits réservés).

ISBN : 978-2-252-04075-1
ISSN 0014-2115

